

BORGES VU PAR ARRABAL

Una vita de poesia, film de 70 mn que Fernando Arrabal vient de réaliser sur Borges, a une histoire. Comme tous les films, sans doute. Mais celle-ci se clôt sur le silence puis la mort. Fin 1985, Jorge Luis Borges se rend à Tokyo pour une série de conférences, suivies immédiatement d'un colloque à Milan. Du 30 novembre au 11 décembre, un cercle plus ou moins large d'auditeurs privilégiés – écrivains, musiciens, scientifiques, journalistes –, parmi lesquels Kerrigan, Mathieu, Piovène, Verdiglione et quelques autres, dont Fernando Arrabal, l'écoutent, villa Borromeo. Borges passe Noël à Milan, envisage de retourner à Buenos Aires et finalement choisit de rejoindre Genève, ville qui l'avait accueilli en 1914.

Dans l'antique cité helvétique qui fut jadis celle de toutes les initiations, de l'amitié avec Abramowicz et Jichlinsky, de la découverte de Carlyle et de Chesterton, de la confrontation avec l'expressionnisme allemand et des premiers sonnets en français et en anglais, Jorge Luis Borges va vivre ses derniers instants. Pendant six mois, il y dessine, avec Jean-Pierre Bernès, les contours de l'édition de ses *CŒuvres complètes* en Pléiade, se marie avec Maria Kodama, quitte sa chambre d'hôtel pour un appartement, et s'éteint le 14 juin 1986, dans cette Suisse ouatée qu'il voyait comme la patrie des hôteliers et des fabricants de chocolat, et dont il détestait la brume persistante.

Les images, choisies par Fernando Arrabal sont parmi les dernières de Jorge Luis Borges. Et cette proximité de l'issue fatale donne à son film tout son poids d'émotion. L'entretien, en plan fixe, est entrecoupé d'extraits de films d'Arrabal qui apparaissent comme une sorte de long chant poétique adressé au maître argentin qu'il avait rencontré pour la première fois en 1963. A cette occasion, le jeune auteur de *Baal Babylone* et du *Cimetière de voitures* fut frappé par l'humour corrosif de Borges. A une jeune femme qui lui demandait de parler d'une œuvre romanesque et théâtrale qu'il n'avait évidemment jamais écrite, Borges répondit : « Vous savez, je suis un auteur très célèbre à Buenos Aires, c'est-à-dire nulle part. »

Jorge Luis Borges, qui savait que Luce Arrabal avait été la première en France à lui consacrer, dès 1961, une thèse, et qui avait surnommé Arrabal « mon ami l'Africain », aurait, sans nul doute, aimé ce film qui apparaît comme un étrange testament. Ce Borges, sonore et visuel, s'y dévoile plein de doutes, hésite parfois, n'a plus cet aspect provocateur qui constituait une part importante de sa personnalité. Une dernière fois, en public, et sous l'œil des caméras, il revient sur des thèmes qui lui sont chers.

Les premières paroles du film donnent immédiatement le ton : « Quand un homme et une femme font un fils, ils ne savent pas s'ils mettent au monde Shakespeare ou Macbeth, Adam ou Caïn... » Un peu plus loin, Borges, avec une voix presque chantante et légèrement brisée, poursuit : « Je n'ai pratiquement pas lu de romans. En revanche, j'ai lu beaucoup de contes ». Jorge Luis Borges aimait à répéter qu'il faisait partie de ces Américains qui se considéraient comme des Européens en exil – « le cœur de la poésie et de la culture est situé en Europe » – et que les jurés du prix Nobel de littérature ne lui décernaient pas le fameux prix parce qu'ils pensaient le lui avoir déjà donné. Sur la scène renaissante de la villa Borromeo, et tandis que brille au loin le Duomo de Milan, Borges, grâce au film poétique d'Arrabal, renaît pour nous une nouvelle fois. « La poésie contient un bout d'éternité », disait Jorge Luis Borges, citant Keats « *a thing of Beauty is a Joy for ever*, une chose belle est une joie pour toujours ». Quant à la vie, elle peut être, jusqu'à son dernier souffle et par la magie du cinéma, *una vita di poesia*. G.d.C.

– Non, je ne crois pas que cette nouvelle soit une défense du péronisme, mais c'est une explication très sensible de circonstances particulières et d'événements qui se produisaient alors dans le pays, parce que la nouvelle se termine par une phrase qui, pour moi, est très significative : « *La crédule dévotion des faubourgs...* »

– Oui, c'est exact. Mais je ne crois pas que la crédule dévotion des faubourgs justifie la complicité du centre. Je crois que c'est d'autre chose qu'il s'agit. Je peux respecter la crédule dévotion des faubourgs, mais je ne dois aucun respect à un homme qui s'est fait péroniste par convenance et qui, de plus, faisait sans cesse des plaisanteries sur Perón pour qu'on ne pense pas qu'il était un imbécile.

– Ce qui est curieux, c'est que la nouvelle arrive à donner du péronisme une image factuelle, sans aucune espèce d'hostilité, et qu'elle repêche certaines choses qui dans le péronisme étaient véritablement positives.

– Alors, je le regrette beaucoup, mais si c'est moi qui écrit cette nouvelle, est-ce que ce serait à moi de l'interpréter ? Pourtant je n'avais jamais pensé à cela. Quand je l'écrivais, je pensais que c'était une anecdote très curieuse, et qui de plus était vraie, et qui dans le cas où elle n'aurait pas été vraie aurait mérité d'être inventée, n'est-ce pas ? Mais alors qu'il existe tant de sujets de conversation au monde, pourquoi parler de la politique qui est le sujet que je domine le moins et où je me laisse entraîner par mes passions ? Et que de plus je vois comme un problème éthique. Vous avez bien vu que j'ai des préoccupations éthiques. Quand nous avons parlé de Baudelaire, Dostoïevski, Poe...

– Ce qui se passe, c'est que l'on s'intéresse à ce que vous pensez à cause de votre œuvre, qui a une grande importance.

– Bon, mais si elle a cette importance, je ne crois pas que cela me donne plus de droits qu'à d'autres pour l'élucider. L'écrivain doit être essentiellement innocent et spontané, de sorte que ce que je pourrais dire sur mon œuvre a moins d'importance que ce qu'en dit Ana María Barrenechea, ou quiconque d'autre. Je n'ai écrit mes nouvelles qu'une seule fois, vous les avez lues souvent. Elles vous appartiennent plus qu'à moi. Je me suis efforcé que mes opinions n'interviennent pas dans mon œuvre. De sorte que lorsqu'on me dit que je suis enfermé dans une tour d'ivoire, je dis que cette image, empruntée aux échecs, est fautive puisque personne n'a eu le moindre doute sur ce que j'ai pensé. Mais je ne crois pas que ce que je pense en matière politique ou en matière religieuse – ce qui est beaucoup plus important – influe sur ce que j'écris. Quelqu'un m'a dit un jour que je pensais que l'histoire était cyclique parce que dans une de mes nouvelles il y a des formes qui se répètent. Mais ce que j'ai fait, c'est profiter des pos-